

Maraîchers du dimanche

Les jardins collectifs vivriers allient convivialité et lien social à des objectifs de production et d'autonomie alimentaire. Le mouvement, parti de Suisse il y a près de quarante ans, a essaimé petit à petit un peu partout en France.

Texte : Sandrine Boucher ; photos : Jean-Jacques Raynal



L'histoire a commencé avec un petit groupe de jeunes Suisses qui, dans les années 70, a fait un pas de côté, réfléchi et cherché une autre voie. Les Jardins de Cocagne¹ sont nés dans ce terreau là, près de Genève, en 1978, à une époque où on parlait de communautés et pas encore de collectifs. Les urbains voulaient consommer autrement, les petits cultivateurs voulaient gagner leur vie sans passer par le couperet de la grande distribution. « *Ce que le système nous proposait alors n'était pas compatible avec ce que nous avions envie de vivre* », se souvient Claude Mudry, l'un des plus anciens, arrivé deux ans après la création de la coopérative. Les jardins de Cocagne sont les premiers à avoir mis en place en Europe un modèle original, hybride entre le jardin partagé urbain et l'Amap (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne) : engagement des adhérents à l'année par une cotisation et une participation obligatoire au travail de la terre, distribution de paniers hebdomadaires (en Suisse, on dit "cornets"), agriculture biologique, emploi d'un ou de plusieurs maraîchers salariés. Depuis, le modèle a essaimé en France.

PLAISIR DU TRAVAIL COLLECTIF

Claude Mudry est incapable de citer le nombre de visiteurs en quête d'inspiration qu'ils ont reçus au fil des années. Il y en a eu des dizaines... Parmi eux : Côté Jardins. Pendant français et revendiqué



Que soit à Côté Jardins (page de gauche), à Lyon, ou dans les jardins de Pot'irons, à Décines-Charpieu (69, ci-dessous). Les jardiniers membres du collectif donnent un coup de main au maraîcher salarié.

de la coopérative genevoise, l'association est considérée comme la "mère" des jardins collectifs vivriers hexagonaux. Le jardin est situé dans la banlieue ouest de Lyon, un nid de verdure au bord d'une rivière et d'une forêt. L'organisation s'est rodée peu à peu : tours de rôle les dimanches, répartition des paniers par quartier de collecte, amélioration de l'outil de production par la construction de serres, de cabanes, mécanisation, mais aussi installation de ruches, création d'un four à pain construit avec l'argile prélevée sur place... Jean-Jacques Thomas-Billot en est le jardinier salarié depuis 2002. Il aime l'alternance des moments de travail en solitaire et les dimanches où les adhérents viennent désherber, récolter, peser, organiser la distribution et où se dressent les grandes tablées joyeuses : là les bons petits plats et recettes s'échangent tandis que des volées d'enfants s'amuse. L'association a pu investir dans du



matériel et équilibrer ses comptes avec les droits d'auteurs des deux livres publiés aux éditions Terre vivante. « À la différence d'un maraîcher indépendant, je peux me consacrer à l'organisation, la mise en place et le suivi des cultures, sans avoir à passer de temps à la vente. Et puis, tout ce qui est produit est distribué. Il n'y a aucun gaspillage, alors qu'un maraîcher peut subir un quart ou un tiers de perte entre ce qu'il sème et ce qu'il vend », explique Jean-Jacques Thomas-Billot. Les adhérents y trouvent aussi leur compte : plaisir du travail collectif, goût pour les légumes bio qu'ils ont fait pousser eux-mêmes, mais aussi aspects pratiques, même pour ceux qui disposent de leur propre jardin. « Nous venons jardiner un dimanche tous les deux mois et nous recevons des légumes toutes les semaines. C'est un bon compromis, qui évite d'être esclave de son jardin : il y a toujours quelqu'un pour

s'en occuper », estiment Nuria Pastor et Claire Bellissen. « C'est aussi un des rares lieux où nous partageons vraiment des moments avec des gens d'âge différents », ajoutent-elles. La benjamine a 14 ans, la plus âgée plus de 70.

ÎLOT DE CULTURE ÉCOLOGIQUE

De l'autre côté de l'agglomération lyonnaise, à Décines-Charpieu, les Pot'irons se sont à leur tour inspirés directement de Côté Jardins. Autre lieu mais fonctionnement identique. Sylvie Lagneau, adhérente, a pris sa matinée en pleine semaine pour venir désherber et arroser. Vivant désormais dans un appartement, elle retrouve les joies du jardinage, mais apprécie aussi d'avoir appris, lors de la rénovation d'un ancien bâtiment agricole, à monter un mur, poser des tuiles, faire un enduit à la chaux... « Le jardin assure une production de légumes qui nous nourrissent et il permet à un maximum



Créé en 1988, Côté jardins dispose d'une surface d'un hectare, emploie un salarié et produit 110 paniers hebdomadaires.

de personnes de profiter de ce terrain. Nous jardinons, nous bricolons, nous construisons ensemble un projet avec des personnes issues de tous les horizons professionnels et sociaux que nous n'aurions jamais rencontrées autrement », ajoute Denis Croville, le président de l'association. Les Pot'irons ont fait leurs calculs : leur panier hebdomadaire de 11 € représente une valeur de 18 à 19 €. « Nous avons des légumes moins chers que si nous allions les acheter. La différence est la valeur de notre travail bénévole », estime-t-il.

Le maraîcher, Maxime Jean, salarié à mi-temps, compare sa situation avec un agriculteur : peut-être moins indépendant, mais sans dettes, et surtout, entouré d'une multiplicité de compétences et de bonnes volontés qui le déchargent autant des tâches de comptabilité, de gestion du site internet, de petits travaux d'électricité, de soudure, etc. Les Pot'irons for-

ment enfin un îlot de culture écologique (ils s'engagent cette année dans la labellisation en bio) qui avait suscité d'abord des sourires en coin, puis une curiosité et un début d'intérêt dans une grande plaine d'agriculture péri-urbaine plutôt dévolue à l'agriculture conventionnelle.

PAS DE LOGIQUE DE CONSOMMATION

Loin de Lyon et de la Suisse, Jardinature, à Poitiers, peut faire figure d'ancien avec ses dix-huit ans d'existence fêtés cette année. Il y a ceux qui viennent retrouver les souvenirs d'un jardin d'enfance perdu, ceux qui ont besoin de gratter la terre, d'autres (environ un tiers) qui possèdent leur potager mais viennent chercher un espace de sociabilité, ou encore ceux qui adorent les chayottes et en introduisent la culture... « *Tout le monde peut s'y retrouver* », observe Nathalie Bâcle, adhérente depuis dix ans, qui, au gré d'un échange autour d'une patiente séance de désherbage de carottes, a trouvé la maison où elle vit aujourd'hui. Un effort de pédagogie est souvent nécessaire avec les nouveaux arrivés surpris ou déçus de ne pas trouver dans leur panier ce qui



L'association Pot'irons, créée en 2010, salarie une personne et fournit 100 paniers à partir d'une surface de trois hectares.

est proposé dans le circuit professionnel classique. Si ces jardins partagés se distinguent par leur objectif de production, ils s'accommodent mal d'une logique purement consommatrice. « *Dans ce cas, autant aller sur les marchés* », dit-elle. D'autres rejets poussent ailleurs. « *Côté Jardins a été un peu notre grand frère* », résume Anne-Charlotte Thureau, co-fondatrice du Jardin collectif Petit à Petit, à 25 km du Mans, qui a aussi puisé à la source d'Hortigas, à Grenade, en Espagne. Comme toujours, une envie portée par un noyau d'amis à l'origine, qui s'est élargie par cercles excentriques. Campagne de financement participatif pour démarrer, apprentissage du partage de responsabilités, construction progressive d'une volonté de faire par soi-même, d'agir localement. « *Nous voulions jeter des ponts entre la ville et la campagne, et aussi rouvrir un espace de sociabilité en milieu rural où il en existe de moins en moins* », reprend Anne-Charlotte Thureau qui se forme au contact des agriculteurs bio de la Sarthe, le réseau Colibri, et a pour objectif de passer un diplôme. Le jardin utilise la traction animale (un retraité confie ses ânesses en contrepartie de paniers), s'essaye à la permaculture, a déjà deux terrains, des serres... Le collectif a été sollicité par

les communes environnantes pour reproduire l'expérience. « *Il y a tant de terres abandonnées qui pourraient servir à des gens qui en ont besoin* », remarque-t-elle.

RÉUNION D'AMITIÉS

Autre illustration que les jardins partagés vivriers ne sont pas réservés au monde urbain et péri-urbain : le jardin de la Plaine, à Saint-Baudille-de-la-Tour, dans le nord de l'Isère, "petit poucet" né en 2012. Un hôtel à insectes et des toilettes sèches, un échange de bons services avec le propriétaire des terrains (éleveur de porcs bio) mais pas de structure constituée, pas de salarié, pas de paniers hebdomadaires, juste une réunion informelle d'amitiés. « *Tout le monde ou presque a un jardin potager personnel. Nous cultivons ici les légumes de garde qui demandent beaucoup d'espace mais peu d'entretien, en particulier en matière d'arrosage : pomme de terre, ail, oignon, betterave, courge. C'est un espace qui permet d'une certaine manière "d'agrandir" le potager de chacun* », explique Camille Alliol. L'équipe se retrouve pour des mobilisations intenses mais ponctuelles, qu'il appellent les « grosses actions » : plantation, désherbage, buttage, récolte. En fonction des besoins alimentaires de chacun, ils se répartissent le coût de l'achat des semences et le temps de travail. Le jardin de Sainte-Baudille-de-la-Tour a déjà fait quatre petits dans les environs. « *On ne change pas le monde avec un jardin. Mais un peu quand même* », espère Claude Mudry, des Jardins de Cogne, qui pense tirer sa révérence dans quatre ou cinq ans. 🌱

À LIRE
Cuisinez les légumes de la tête aux pieds !, Association Côté jardins, éditions Terre vivante, 256 p., 16 €

1- Les éponymes Jardins de Cogne français, créés en 1991, se sont nourris de l'exemple helvète mais sont des jardins d'insertion.